

# INTRODUCTION

## PAR LES DIRECTRICES DE L'OUVRAGE

**Giulia Chielli, Emilia Héry et Coralie Razous**

En 1974, Primo Levi écrivait que « chaque époque a son fascisme<sup>1</sup> ». Aujourd’hui, ces mots croisent une actualité politique dans laquelle l’appellation « fasciste » et ses dérivés sont particulièrement au goût du jour : de Donald Trump à Vladimir Poutine, de Giorgia Meloni à Viktor Orbán, de Marine Le Pen à Recep Tayyip Erdogan. Nous avons l’impression de nous trouver, d’une part face à une réalité qui surabonde d’exemples et d’autre part face à une catégorie – celle du « fascisme » – qui ne parvient pas à tous les contenir. Devant cette séparation entre « la chose et le mot<sup>2</sup> », « fasciste » est devenu une insulte utilisée pour discréditer son opposant, quelle que soit son appartenance politique. Son usage est si fréquent qu’il semble désormais ne plus avoir prise sur un électoralat peu enclin à se laisser influencer par une invective remontant au siècle dernier.

Nous avons ici tous les éléments de la grande contradiction qui entoure le fascisme<sup>3</sup> aujourd’hui : un passé qui a du mal à passer<sup>4</sup>, plongé dans une réalité nouvelle et variée et utilisé comme clé interprétative d’une contemporanéité que nous peinons à déchiffrer. Dans ce cadre, le fascisme est devenu une sorte de spectre<sup>5</sup> dont nous apercevons (ou pensons apercevoir) l’ombre, mais rarement le corps qui l’a produit. Tout cela accroît davantage la sensation de se retrouver face à un phénomène abscons et insaisissable.

- 
1. « Un passato che credevamo non dovesse tornare più », *Corriere della Sera*, 8 mai 1974.
  2. Foucault, 1966.
  3. Le fascisme italien est indiqué avec une lettre majuscule, contrairement au fascisme générique, indiqué avec une lettre minuscule.
  4. Conan et Rousso, 1994.
  5. Griffin, 2022.